Communication de Mademoiselle Paulette Choné

ꕥ ◆ ꕥ

Séance du 21 juin 2019

ꕥ ◆ ꕥ

La nouvelle langue française courante. Fragments d'un petit carnet philologique

À la fin de 2018, le mot sanscrit *mantra* faisait irruption dans la langue médiatique. Dans l'hindouisme et le bouddhisme, le *mantra* désigne quelques syllabes répétées en rythme. Le 13 juin dernier, un gros titre affichait : « L'écologie, le nouveau *mantra* d'Edouard Philippe ».

Pourquoi ne pas dire la litanie ? (parce que le mot est trop chrétien et que la prière répétitive n'a pas envahi les salles de *fitness*), l'incantation ? (trop mystique), la devise ? (trop humaniste), le slogan ? (mais ce mot a une étymologie celte et répand autour de lui l'ombre de la propagande), le leit-motiv ? (aux accents trop wagnériens).

Bien sûr, il ne s'agirait pas de parler de rengaine ou de scie, de ratiocination et de radotage. Mais l'on peut s'interroger : le mot *mantra* aurait-il servi dans un tel contexte si la pratique religieuse orientale du *mantra* n'était pas aujourd'hui détournée par les techniques de méditation en vue du bien-être ? De là, le mot a migré dans d'autres domaines, et pourquoi pas la politique ? Si les *mantras* ne sont pas une nouveauté, comme en témoigne une affiche de la S.F.I.O. (1951) répétant à chaque paragraphe « Staline aussi », ce sont les deux étapes du dévoiement du mot, d'abord vers l'univers de la *wellness*, ensuite vers n'importe quoi d'autre, qui méritent ici notre observation. Notons que le processus reste sérieux, étranger à la métaphorisation, au jeu de mots et à l'humour. Rien n'est moins badin que le *mantra* et ses usages.

Le *mantra*, en effet, fait surgir en 2018 l'image d'un homme politique qui a atteint à la pleine conscience *zen*, qui s'est ouvert à la dimension universelle de la vie, et qu'il est imprégné des deux vertus cardinales de notre siècle, l'empathie et la bienveillance. L'*énergie positive* conduit à la *joie sur le chemin* plus sûrement qu'à la franche gaieté. Cet exemple m'est venu à l'esprit pour illustrer mon propos parce que le mot *mantra* n'est ni incorrect ni vulgaire ; ce n'est ni un anglicisme, ni un « emploi fautif » dénoncé par l'Académie française, et l'on pourrait même se réjouir de l'accroissement exotique dont il enrichit le français. Sauf qu'il l'appauvrit en évitant d'avoir à préciser une pensée, en même temps que sa sémantique assez courte révèle, outre l'adhésion à une mode, l'intention furtive de doter un personnage en vue du prestige d'une discipline spirituelle pacifiante. Sur un mode non-violent, la fortune du mot *mantra*, un phénomène somme toute bien anodin, illustre tout de même les trois séries d'observations et de questions que je voudrais développer à propos des perturbations du français :

- un appauvrissement ?
- de nouveaux symptômes ?
- la contamination des esprits par la langue ?

I. Un appauvrissement ?

Langue et idiolecte

L'idée suivant laquelle la langue parlée et écrite courante est sujette à des évolutions apparaissant comme des perturbations est banale. La déploration qui l'accompagne est loin d'être neuve. Elle aurait pour trame une disposition plus ou moins avouée à juger que « c'était mieux avant ». Ses nuances exaspérées, bougonnes, désabusées ou résignées, leur arrière-plan sociologique et idéologique peuvent constituer un sujet d'étude pour un linguiste, de réflexion pour un moraliste. Mais de l'endroit d'où nous estimons que notre sensibilité est surprise ou heurtée, nos oreilles frappées ou écorchées, nous ne croyons avoir les compétences de l'un ni de l'autre, et pourtant nous observons, nous nous lamentons, et souvent aussi, par chance, nous nous amusons.

C'est que chacun de nous tend à habiter la langue comme un territoire partagé, certes, mais très personnel, grâce à une succession de conquêtes, d'ajustements et de spécialisations. Au cours de notre vie, notre langue personnelle change suivant notre environnement social et linguistique, et nous apprenons à la spécialiser en fonction des situations dans lesquelles nous nous exprimons. Il existe donc un caractère d'intimité personnelle de notre discours, notre idiolecte, et de toutes ses modulations, d'où résulte en partie notre inconfort devant les perturbations qui semblent y insulter. Dans les études littéraires notamment, ce caractère d'appropriation vécue de nos énoncés se trouve étouffé sous deux catégories, les niveaux de langue et les registres de langue. Les programmes leur accordent une importance surprenante dès la classe de sixième. Une fiche pour le bac de français distingue trois registres de langue (familier, courant, soutenu) tandis que certains manuels y ajoutent un registre populaire, tout en bas de l'échelle. Cette fiche enseigne qu'une langue soutenue révèle « un milieu socioculturel élevé, la déférence, la politesse du locuteur », des notions tout à fait subjectives qui font appel à la distinction sociale (le milieu), à une idée morale (le respect) et à un code de comportement, c'est-à-dire à trois plans différents, voire antagonistes de l'action.

La vulgate scolaire reflète la confusion croissante qui règne autour de ces appréciations, analogue au brouillage affectant par exemple les codes vestimentaires. On ne sait pas à quoi tendent des exercices où les mots sont privés de contexte. Il faut craindre que ces contenus scolaires, qui contribuent plutôt à l'appauvrissement de la langue, ne soient en réalité dépassés par le déferlement de perturbations sans nombre. Puissamment propagé par les médias et les réseaux, ce *tsunami* échappe à l'effort conceptuel des pédagogues. Cependant, rien ne nous empêche de faire nos propres observations, fragmentaires, erratiques, d'où les « petits carnets » où nous déposons des éclaboussures de l'air du temps.

Soutenu	*Courant*	*Familier*
Fortune	Chance	Veine
Duperie	Tromperie	Entourloupe
Souillure	Saleté	Crasse
Homme	Mec	Type
Cossard	Paresseux	Apathique
Elégant	Chic	Fringué
Assumant	Embêtant	Barbant
Mourir	Trépasser	Clamser

Par exemple, lundi dernier un reporter du *Figaro live* employait l'impératif : « *teasons* », pour dire : « excitons la curiosité du lecteur-spectateur, mettons-le en appétit, aguichons-le, alléchons-le ». On reconnaît dans cette forme verbale le verbe anglais *to tease* et le substantif *teaser*, dont l'étymologie renvoie à l'action de carder de la laine, donc de lui causer une forme d'irritation, et cette démangeaison est arrivée d'abord dans la langue de la pêche à la ligne, sport taquin, puis dans celle de la publicité et du commerce des spectacles, à partir de laquelle elle a envahi le français jusque dans sa conjugaison, ce que René Etiemble était loin de prévoir lorsqu'en 1964 il refusait de « dire O.K. »

Voir la conjugaison du verbe *teaser*		
INDICATIF	Présent	je tease
		il/elle/on tease
SUBJONCTIF	Présent	que je tease
		qu'il/elle/on tease
IMPÉRATIF	Présent	*(2e personne du singulier)* tease

Des mots, expressions, néologismes innombrables parasitent la langue. Il est même possible que beaucoup nous agacent tellement que nous préférons les ignorer, et que, de toute manière, nous ne désirons pas nécessairement avoir accès aux supports où ils se donnent carrière, ni passer beaucoup de temps dans les passions propres aux cultures enfantées par les nouvelles technologies. Notre génération est largement protégée contre la néo-langue des *geeks* et des *geekettes*. Il est donc à craindre que notre perception des dérives langagières passe surtout par les médias – et notablement par la politique – et par la vie quotidienne, où par exemple les nouilles se présentent dans la rue[1] sous une forme phonétique inattendue d'allure anglo-saxonne – à juste titre après tout puisque le mot *nouille* apparut pour la première fois dans la *Grande Encyclopédie*

(1765), provenant de l'allemand *Nudel*, à l'origine incertaine : *Knödel*, dérivant soit de Knoten (nœud), soit de menudli, un mot venu du ladin, un dialecte roman des Dolomites, qui rappelle le latin minutulus. Ces détours incertains de l'étymologie nous inclineraient donc à regarder avec bienveillance les pâtes prêtes à emporter.

De toute manière, il est fastidieux et vain de se lamenter au nom de l'intégrité de la langue. La langue n'est pas pure, elle évolue sans cesse, ce que nous observons d'abord en considérant nos propres habitudes tout au long de notre existence. Mais une évolution n'est pas obligatoirement positive. N'observons-nous pas aussi des signes de modification indiscutablement régressive ? Les détracteurs de ces critiques ne devraient pas argumenter en avançant l'enrichissement de la langue grâce à des emprunts successifs. Ils ont beau jeu de culpabiliser les conservateurs crispés sur la « zone à défendre » d'un français idéal pur qui n'existe pas, alors que, si des protestations critiques s'élèvent, c'est plutôt en faveur des altérations qui suscitent la diversité et la flexibilité du lexique, qui révèlent le chatoiement sémantique des mots.

Un prêt-à-parler bas de gamme

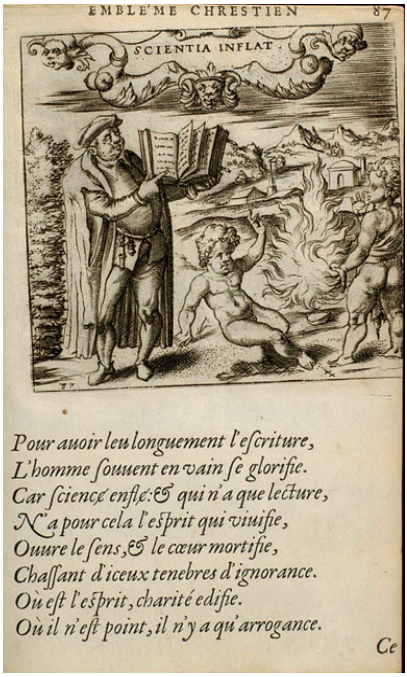
Je prendrai d'abord presque au hasard quelques mots anglo-saxons, non pour évaluer et regretter l'étendue de leur empire dans le français courant, mais pour en discuter les effets, encore que le franglais ne soit pas le seul désordre de la langue. L'invasion du mot *fake news*, souvent employé au singulier alors que *news* n'a pas de singulier, a chassé une cohorte d'équivalents français (fausses nouvelles, élucubrations, billevesées, balivernes, sornettes, bobards, en somme foutaises) tandis que s'inventait le mot-valise *intox*, qui a du mal à s'imposer. Il a d'ailleurs chassé également la précision de l'anglais car, venu de l'informatique (*fakes* : faux comptes internet), il a effacé la distinction entre *fake* (truqué) et *false* (faux). Le mot *fake news* vient prendre une place notable dans le *globish*, l'anglais de la langue de la communication mondialisée qui s'apparente à la *lingua franca* que Molière met dans la cérémonie turque du *Bourgeois Gentilhomme*, ou au sabir des anciennes colonies d'Afrique, sur lequel M. Atallah a attiré mon attention de façon très opportune[2]. Mais tandis que la *lingua franca* du *mufti* condense des mots de plusieurs langues méditerranéennes (français, espagnol, italien, galicien...), en revanche, comme beaucoup d'autres importations anglo-saxonnes, *fake news* arrive prêt à l'emploi, avec une généalogie rudimentaire et méconnaissable.

On pourrait faire remarquer que le sens des mots anglais et des anglicismes qui ont envahi la langue courante est inédit, qu'ils dénotent des choses nouvelles et qu'il est impossible de leur trouver des équivalents satisfaisants dans d'autres langues, que *fan, show, team* et tant d'autres sont indispensables à la communication.

Le *bashing* a supplanté le *dénigrement*, et le *buzz* a évincé le *bouche à oreille*. Or ces mots ne doivent pas leur fortune à leur étymologie ou à d'avantageuses connotations (ce qui comme nous l'avons vu est le cas de *mantra*). À la rigueur, *buzz* bénéficie de son effet phonique, l'imitation du vrombissement d'un coléoptère. Mais ces mots escamotent la densité sémantique de tous les vocables dont ils contribuent à éteindre l'usage.

L'origine scandinave de *to bash* n'est pas moins estimable que l'origine latine de dénigrer, *denigrare* (teindre en noir, noircir), mais *bash* a l'énergie brutale d'une onomatopée imitative, tandis que *dénigrer* est une construction conceptuelle élaborée : désormais, on peut toujours noircir, mais on préfère cogner.

Fake news a enterré *billevesées* qui, malgré son étymologie en partie obscure, renvoie à un domaine métaphorique remarquable : une outre pleine de vent, une cornemuse, une vessie, et par extension l'enflure verbale d'un locuteur bouffi de mensonges, ce qu'illustre un emblème de Georgette de Montenay et de son graveur Pierre Woeiriot de Neufchâteau (1567), « Scientia inflat ». De plus, si nous comparons *fake news* et *billevesées*, nous comprenons que l'anglicisme va se prêter à toutes sortes de débats et de commentaires eux-mêmes susceptibles d'être très médiatisés (théorie du complot, critique des médias, discrédit du discours des experts, ère de la post-vérité) tandis que le vieux mot français est relégué au rang des curiosités pittoresques légèrement ridicules que l'on ne peut pas rentabiliser.



L'épate a tué des mots épatants, au moins dans l'usage courant.

Un autre effet nous est procuré par l'anglicisme fabriqué *« spoiler »*. « En fait, je ne voudrais pas *spoiler* la fin » dit un critique littéraire sur France Culture, avant de corriger en *divulgâcher*, trouvaille de précieux dont il semble très content – alors que *divulguer* ou *gâcher, déflorer* ou *dévoiler* convenaient très bien. Le verbe anglais francisé et le substantif (un spoil) réduisent à presque rien la polysémie du verbe anglais *to spoil* (gâcher, gâter, abîmer, enlaidir, spolier, tuer...) et son étymologie, car il dérive d'un mot français, *espillier* (dépouiller) qui vient du latin *spoliare*, de *spolia* (le butin).

spoil (v.)

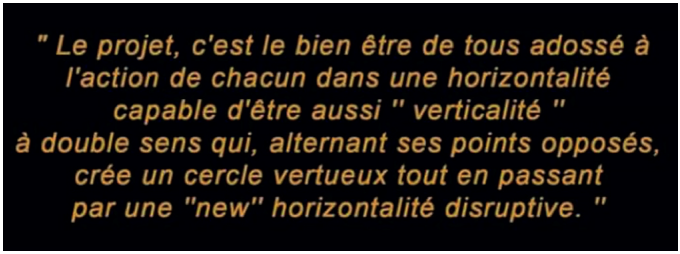
c. 1300, "to strip (someone) of clothes, strip a slain enemy," from Old French *espillier* "to strip, plunder, pillage," from Latin *spoliare* "to strip, uncover, lay bare; strip of clothing, rob, plunder, pillage," from *spolia*, plural of *spolium* "arms taken from an enemy, booty;" originally "hide, skin stripped from a killed animal," from Proto-Italic **spolio-* "skin, hide," from PIE **spol-yo-*, probably from a root **spel-* (1) "to split, to break off" (see **spill** (v.)) on the notion of "what is split off."

From late 14c. in English as "strip with violence, rob, pillage, plunder, dispossess; impoverish with excessive taxation." Used c. 1400 as the verb to describe Christ's harrowing of Hell. Sense of "destroy, ruin, damage so as to render useless" is from 1560s; that of "to over-indulge" (a child, etc.) is from 1640s (implied in *spoiled*). Intransitive sense of "become tainted, go bad, lose freshness" is from 1690s. To be *spoiling for* (a fight, etc.) is from 1865, from notion that one will "spoil" if he doesn't get it.

Dans l'emploi moderne, la longue histoire du mot est oubliée, mais qu'en sera-t-il de la compréhension de mots français presque homophoniques, comme *spolier* qui a la même étymologie latine mais un sens différent ? Les anglicismes sont souvent dissimulés : *versus* est du latin avant d'être de l'anglais, et passa dans le jargon de la boxe avant de se répandre dans tous les domaines, alors que nous avons déjà *contre, face à, en face de, par opposition à*. Ce qui tend à vérifier la validité du mot de Sacha Guitry : « Les mots qui font fortune appauvrissent la langue[3]. » Ce jargon prolifique prend ses aises dans les dictionnaires ; cent-cinquante mots nouveaux font chaque année leur entrée dans *Le Petit Robert*, parmi lesquels dans l'édition 2020 des régionalismes, certains du « Grand Est » que je ne connaissais pas du tout, comme *amitieux* (aimable) ou l'ardennais *beuquer* (lorgner derrière une porte). *Beuquer* ne risque pas de faire le *buzz*, ni *amitieux* de détrôner *cool*.

II. Des symptômes ?

Quand a-t-on commencé à dire *crash* et *se crasher* en parlant d'un accident d'avion ? Je ne me souviens pas de l'avoir entendu avant l'accident du mont Sainte-Odile en 1992. « Une abomination », juge l'association suisse Défense du français. L'Académie de l'air et de l'espace s'en est même émue. La manière dont les mots s'imposent soudain, en apparence mystérieuse, révèle la puissance d'incitation des médias de masse et des réseaux. Ils ont répandu la généralisation des acronymes, des abréviations et de locutions toutes faites, expression d'un mélange de niaiserie et de cynisme qui cause un certain malaise. Un exemple éclatant nous en est procuré dans un livre récent dont le titre célèbre pourtant par une expression imagée bien intelligible le progrès qui « ne tombe pas du ciel ».



Or si notre tournure d'esprit incline à trouver grotesques ces mots et expressions, faut-il pour autant s'alarmer et diagnostiquer une destruction en règle de la langue française[4] ?
« Au final, à la toute fin, se finir, acter, coacter, impacter, porter un projet ou une réforme, les sachants, mettre en capacité, la gouvernance, récurrent, la double peine, être force de proposition...
Pérenne, hors sol, notre ADN, l'horizontalité, l'excellence, clairement, complètement, cliver, la problématique, un bon potentiel, une mamie, en fait, gérer, impacter, échanger, le champ des possibles, entre guillemets, celles et ceux, j'assume, la maman du tueur en série, bonjour à vous, pas de souci, que du bonheur... »

On n'en finirait plus d'énumérer (de « lister ») les mots flous ou prétentieux qui contaminent la langue française et qui « poussent comme du chiendent » note le critique littéraire Antoine Perraud. Ce sont pêle-mêle des mots français, des néologismes, des anglicismes, des mots employés à tort et à travers. Je me souviens d'une étudiante qui s'était rendue ridicule lors de sa soutenance de thèse sur les illustrations de la Bible parce que tout à coup, inspirée par son mari qui était « communicant » dans une collectivité locale, elle avait cru bon de dire « pérenne » au lieu d'« éternel ». Heureusement, « le monde n'est qu'une bransloire pérenne », suivant Montaigne, la mauvaise herbe des mots finira par disparaître.

N'importe quoi et le double sens

« Mal nommer un objet, c'est ajouter au malheur de ce monde », écrivait Albert Camus dans un essai de 1944[5]. Pourtant, il n'avait pas connu le jargon de la communication, si parfaitement adapté à la communication sans contenu. Comme la langue de la publicité, elle véhicule un discours ni vrai ni faux, délié du jugement, mais conçu pour agir sur les émotions et les comportements, exactement comme un stimulus, ce qui revient à une malversation de la langue. Cette catastrophe culturelle est moins signalée que la catastrophe écologique annoncée, ressassée, généralement dans une langue appauvrie, décolorée, dévitalisée, avilie. Mais les cataclysmes climatiques ne devraient pas masquer les autres désastres. La destruction de la langue est peut-être un symptôme de l'effondrement de la biodiversité. Par exemple, le géranium sauvage dont le nom populaire d'herbe-à-robert, le plus répandu, a des origines si riches et ramifiées, est connu sous d'innombrables noms suivant les régions ; il possède cent-dix noms différents en Grande-Bretagne. La capacité de nommer témoigne d'une relation attentive et paisible avec les choses, elle les reconnaît pour leurs qualités.

D'autres noms sont également utilisés comme par exemple **géranium robert**, **petit robert**, **le robert**, **herbe à l'esquinancie** (esquinancie désignait l'angine), **géraine robertin**, **fourchette du diable**, **persil maringouin**. Le nom **herbe rouge** est utilisé en Normandie tout comme celui de **chancrée rouge** qui correspond à l'usage contre les chancres qui sont des tumeurs cancéreuses externes. **Yep du feu** est utilisé en Wallonie, **piche-sang** dans le Nord-pas-de-Calais, ***gamba russa*** dans le Piémont signifie jambe rouge, ***erba de fogu*** en Sardaigne signifie herbe du feu. **Clouday** correspond à clôt-doigt, qui ferme les coupures du doigt, ce nom date du XVIIIème siècle en région du Luberon. Les noms **bec de grue**, **bec de cigogne**, **bec d'oiseau** sont partagés avec d'autres espèces du genre Géranium et certains Erodium. Ils font référence, avec l'**aiguille de pasteur**, **aiguille à Notre-Dame**, et **épingle de la vierge**, à l'idée de pointe des fruits. En Angleterre, on trouve les noms **red robin, red-shanks** [4]–[9].

À l'opposé, le langage managérial paraît opérer une liquéfaction de la langue ; il vous fait vite sentir que vous n'êtes *rien*. « Exclusif, scénique et stéréotypé, […] codifié à l'extrême et implacable », il n'est au service que de la performance. Le flou qui le caractérise traduit l'incertitude de l'action ; il s'exprime notamment par le mot « vision », qui est à lui seul un démenti au dictionnaire et une sorte de gifle administrée à des siècles d'existence du mot dans la physiologie, la théologie et l'esthétique. Le flou augmente d'un degré lorsqu'un mot flou est mis au pluriel : ainsi parlera-t-on des *mobilités*, des *diversités*. Le flou s'entretient au moyen d'emprunts à des domaines extérieurs au propos. Le vocabulaire militaire et policier s'est répandu comme une traînée de poudre dans toutes sortes de domaines qui lui étaient traditionnellement plutôt rétifs. Il s'agit d'être *opérationnel*, d'être *sur site* ou *sur zone*. *Aller au contact* désigne indifféremment le dangereux corps à corps de soldats ou de policiers en opérations, et un chef d'État prenant un bain de foule parmi ses concitoyens. On est *secure* quand on utilise une crème de beauté sans allergènes.

Le lexique de l'agriculture et de l'élevage a aussi un certain succès avec l'expression *être hors-sol*, très employée dans la politique et par les jurys de concours, de préférence à *déconnecté*, comme si pour une fois le monde paysan inspirait plus que celui de l'informatique. Curieusement, *hors-sol* n'a pas d'antonyme, et l'on ne voit pas que la culture en pleine terre et le pâturage extensif procurent des métaphores à succès. Mais il ne s'agit là que d'une mode langagière qui passera et qui n'altère pas la langue, si ce n'est qu'elle est vague, qu'elle ne s'engage pas sur une acception précise et utile. En revanche, le succès du mot *champ* dans l'épistémologie, qui commença dans les années 1970 après plusieurs publications de Pierre Bourdieu[6], ne semble pas prêt de s'éteindre, sa valeur métaphorique ayant complètement disparu.

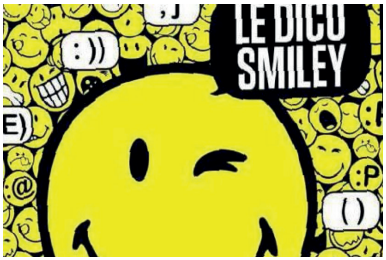
La biologie fournit aussi plusieurs expressions approximatives à succès comme le fameux *ADN*. Le 19 décembre 2018, le député Mathieu Orphelin évoquait à la radio « la biodiversité » des députés de la majorité, « la biodiversité des actions », etc. Le mot biodiversité, c'est-à-dire en biologie la diversité des êtres vivants, de la vie à tous ses niveaux d'organisation, a migré entre 2000 et 2010, dans des documents de l'UNESCO, vers le concept de « biodiversité culturelle ». Il a été forgé par analogie avec la biodiversité naturelle, suivant un mode d'argumentation purement rhétorique qui vise à tirer parti de la valeur positive attachée à la description scientifique des écosystèmes[7].

Dans tous ces exemples, il s'agit de transférer vers un domaine idéologique la légitimité acquise dans un autre domaine, de préférence technologique ou scientifique. D'où la faveur que rencontrent dans la langue médiatique et de là dans la langue courante les mots savants comme épiphénomène, oxymore ou paradigme (nouveau évidemment). Mais n'importe quel domaine en pointe dans la culture de masse, comme le sport, est pourvoyeur de mots nouveaux.

Parler à son reflet

Voici quelques mois, un professeur de philosophie, René Chiche, écrivait dans un accès de pessimisme : « Je me demande si l'incapacité à parler aux Français ne vient pas d'abord de l'incapacité à parler le français, d'où résulte que chacun ne parle plus qu'à son clan, sa fratrie, son reflet, usant à cet effet d'idiomes rudimentaires qui finiront un jour ou l'autre en grognements. »

De fait, l'usage dans la messagerie digitale des onomatopées et des pictogrammes nommés *smileys* ou *émoticônes* (mais que les Québécois nomment *binettes*) semble un désaveu brutal de la langue écrite, à moins que l'on ne les considère comme des clins d'œil plus économiques qu'un trait d'humour complice.



Il existe aussi des expressions qui parviennent non seulement à s'imposer mais à s'institutionnaliser et à devenir pratiquement légales, ôtant toute possibilité de les critiquer ou de les changer. Je me suis demandé comment était arrivée la formule « les violences *faites* aux femmes », qui sonne bizarrement car sa morphologie fait penser à tout autre chose, « L'Annonce faite à Marie »... En 2014 encore, une convention du Conseil de l'Europe disait « les violences à l'égard des femmes et la violence domestique ». Mais, en 2009, un rapport de trois cents pages de l'Assemblée nationale faisait apparaître deux-cent-soixante-quatre fois l'expression « violences faites aux femmes », ce qui ne reflétait pas tout à fait le vocabulaire des auditions préalables.

	Auditions	**Rapports**
Nombre de pages	440	301
1. Violences *faites* aux femmes	205	265
2. Violences *contre*	5	1
3. Violences *à l'égard*	9	4
4. Violences *subies*	15	46

En s'arrêtant à cette expression, qui est au fond un euphémisme, après des hésitations qui traduisent un certain embarras, l'institution a en définitive oblitéré le caractère de violences *subies* de ces sévices. Aussi les images auxquelles doivent recourir les campagnes de sensibilisation sont-elles de plus en plus horribles, là où un lexique précis était indispensable.

Les euphémismes sont un cas particulier des jargons manifestant la maîtrise de certains discours par quelques-uns et le privilège d'exclusivité qui en découle. Mentionnons seulement pour exemple les « personnes issues de la diversité », la « perte d'autonomie », la « situation de dépendance » et les « personnes à mobilité réduite », expression dont se moque Benoît Duteurtre, qui ne voit pas pourquoi elle a remplacé « handicapé », tandis qu'« estropié » est désormais considéré comme une insulte. Le problème est que ces expressions tendent à disqualifier toutes les autres, à les rejeter dans un registre de langue implicitement prohibé. Il importe de continuer à parler et écrire une langue non censurée par cette nouvelle forme de puritanisme.

III. La contamination des esprits par la langue

De nouveaux modèles ?

L'historien de la littérature Louis Van Delft, spécialiste de La Bruyère, avait pu montrer comment toute l'anthropologie de la période classique, entre les XVIe et XVIIIe siècles, avait été façonnée par deux modèles, celui de la typographie et celui du théâtre, le caractère d'imprimerie et le spectacle ayant été capables de fonder et d'entretenir un état d'esprit, celui des moralistes. Aujourd'hui les sciences cognitives propagent la représentation diffuse de l'être humain comme un gigantesque ordinateur, traversé de fragiles circuits. Le succès du thème de « l'intelligence artificielle », des robots, est la preuve de cette nouvelle modélisation de la pensée. Les milliards de connexions du modèle de la computation (d'où le lexique du *code* et du *logiciel*) ont remplacé « la matière grise », imaginée naguère non comme un réseau mais comme un petit tas de matière au fond de la boîte crânienne, et qui était pourtant appréhendé par les philosophes comme un principe possible de liberté, avant que l'essor de la biologie cellulaire, n'inspire à Hercule Poirot la représentation des « petites cellules grises » génératrices d'intuitions heureuses.

De sombres avertissements

Entre 1919 et 1945, le romaniste allemand Victor Klemperer (1881-1960), cousin du chef d'orchestre Otto Klemperer, a tenu un journal philologique qui prit un tour particulier au moment des persécutions nazies, lorsque la langue allemande devint le seul objet d'étude qui lui restait. Juif converti, exclu de la vie publique et réduit à un travail de manœuvre, mais protégé de la déportation, Klemperer trouva dans ce journal le seul moyen de résistance intellectuelle qui lui était laissé. Observant méthodiquement les manipulations de la langue allemande, dont les nazis revendiquent pourtant la défense au nom de la germanité, il démontre que la propagande nazie n'a pas d'outil plus efficace. En 1947, ses observations paraissent sous la forme d'un essai intitulé *Langue du Troisième Reich : carnet d'un philologue*, titre assorti de l'abréviation LTI *(Lingua Tertii Imperii)*, la langue du troisième empire, un titre qui parodie la prétention érudite et le goût pour les acronymes de la communication du Troisième Reich.

Klemperer relève le caractère pernicieux de l'influence de la langue : « Les mots peuvent être comme de minuscules doses d'arsenic : on les avale sans y prendre garde, ils semblent ne faire aucun effet, et voilà qu'après quelque temps l'effet toxique se fait sentir[8]. » Son ouvrage nous parvient comme un avertissement critique sur notre temps. Il dépasse en effet l'analyse d'un système totalitaire car il interroge la manière dont le pouvoir organise l'appropriation par la société entière, sympathisants, opposants et indifférents compris,

d'une langue « misérable », qui a d'abord été celle d'un groupuscule, une langue incompréhensible et boursouflée, abusant des superlatifs, des termes techniques, et pratiquant la « douche écossaise » en mélangeant les mots vieillis avec les mots triviaux et les mots étrangers. À l'heure du développement d'une « novlangue néolibérale », la réflexion de Victor Klemperer est pertinente pour interroger la société contemporaine prise dans un système non pas totalitaire mais « globalitaire ». Deux ans après *LTI*, le *1984* de George Orwell lançait un avertissement analogue.

Voici exactement quarante ans, Jacques Derrida, dans un discours prononcé à l'ouverture des États généraux de la philosophie, nous alertait : « Plus le champ de la formation philosophique sera réduit dans ce pays, […] moins il y aura de formation et d'information critique, plus il sera facile de faire passer, voire d'inculquer ce n'importe quoi qui n'est jamais n'importe quoi[9]. » D'autres ont suivi, comme Raymond Ruyer dans *Le Sceptique résolu* (1979), Lucien Sfez et sa critique de la communication (1988) culminant dans la notion du tautisme, l'autisme totalitaire, ou Harry Frankfurt et sa critique du *bullshit*. « La pensée dominante prendra un autre tour, déjà largement amorcé, fait de débris de langage, d'humour obligé, de références médiatiques, de dextérité technologique, de communication fictive, parallèlement à une modeste pensée résistante ayant conservé l'héritage lettré. La situation actuelle commence à ressembler à ce que certains nomment un cauchemar, comme si le futur pouvait être déduit d'un présent aussi confus que le nôtre. » (Georges Picard, *Penser comme on veut*, Paris, 2014, p. 88-89)

Conclusion : en quoi consistera cette « modeste pensée résistante » ?

Les maladies de la langue ne sont pas sans remèdes. Rappelons-nous d'abord que la loi (loi Toubon, 1994) protège en principe le patrimoine linguistique français. Mentionnons aussi l'action des institutions et des associations (l'Académie française), très actives dans des régions ou pays francophones, comme la Suisse et le Québec. Ensuite n'hésitons pas à regarder les exemples d'autres pays et à nous en inspirer. Ainsi l'Espagne résiste-t-elle activement à l'anglicisation en hispanisant beaucoup de mots : *balonmano pour handball; baloncesto pour basketball; fin de semana pour week-end*, etc.

Il convient en tout cas de ne pas rester indifférent, d'être vigilant, de ne pas renoncer à philosopher là-dessus, au-delà de la lamentation distinguée et de la nostalgie. Surtout, pourquoi devrions-nous renoncer à céder sur l'inacceptable, sur ce qui agresse notre sensibilité ? Personne ne nous oblige à dire *en région* au lieu d'*en province*. Enfin, il reste heureusement dans la langue courante et populaire un solide fonds rabelaisien, une joyeuse créativité auxquels nous ne

devrions pas rester insensibles. La résistance modeste pourrait commencer par un carnet d'anecdotes. Je vous en livre deux pour terminer.

Sur un site d'information national à propos de M. Benalla, le 10 octobre 2018 : « Il est en pôle position pour être livré à la vindicte populaire ».

Le 4 décembre 2018, un député propose sur son compte twitter une « concertation pluraliste » : « Prenons le temps du dialogue, de coconstruire la transition écologique pour tous les territoires, la mobilité pour tous les citoyens, d'échanger sur la dépense publique... » Un habitant des territoires lui réplique sur-le-champ : « Le dialogue, c'est que vous ferez payer une juste part d'impôt aux multinationales, genre Total, GAFAM, etc. En attendant, votre coconstruction, vous pouvez vous la mettre dans votre cucul. »

Notes

[1] Notamment rue de la Visitation.

[2] https://enseignement-latin.hypotheses.org/4898

[3] Sacha Guitry, *Toutes réflexions faites*, L'Elan, 1947.

[4] Encore n'évoquons-nous pas ici les entorses à la syntaxe, la diction, les nouveautés de la langue « genrée ».

[5] « Sur une philosophie de l'expression », dans *Poésie 44*.

[6] Bourdieu Pierre, Le champ scientifique, in : *Actes de la recherche en sciences sociales,* 1976 (juin), vol. 2, n°2-3, La production de l'idéologie dominante, p. 88-104.

[7] https://journals.openedition.org/aad/2711#tocto1n5)

[8] P. 40.

[9] Discours prononcé à l'ouverture des États Généraux, paru dans *Libération* du 20 juin 1979, puis dans les *États généraux de la philosophie (16 et 17 juin 1979)*, Flammarion, 1979.